

Le Quéâtre DE SADE

Le Quéâtre est publié au maléfice des œuvres de l'A. R. T. (Art, Religion, Terreur)

DES VERTUS DU MAL ART

LE THEATRE DU MARQUIS est bien négativement célèbre, décrété de toute autorité injouable, ennuyeux à périr, désuet au delà de tout et, comble, pire que les plus basses productions de son temps. Cette absence totale de qualité laisse songeur quant à ce que sont la *mauvaiseté* et l'*utilité* en matière de textes.

PRESQUE AUTANT que son théâtre, les romans de Sade ont été considérés comme mauvais en diable tout au long du 19^e siècle et encore il n'y a pas si longtemps, avant d'entrer, pire, au catalogue ignoré des choses *irréprochables*.

MAUVAIS non pas seulement parce qu'il s'agit de pornographie, genre réputé médiocre, mais aussi à cause de la forme narrative monotone, répétitive, les descriptions expéditives, etc. Pourtant, les romans de Sade ont trouvé à servir, d'abord en temps que motifs à la masturbation masculine bien sûr, mais aussi, tout homme se masturbant concevant de nouvelles occasions de dépouiller ses contemporains, *dixit* Sade, à construire de l'économie sur des bases médico-légales, des services et des marchandises « mieux adaptés » à l'homme dont l'homme est mieux « instruit ».

SI LA LECTURE en était à certains égards fastidieuse, les romans de Sade « valaient » pour leur utilité sociale. Comme un clou est bon lorsqu'il s'enfonce bien alors qu'on lui tape sur la tête avec un marteau. Par contre, les pièces du même



auteur ont toutes les caractéristiques du clou tordu, bon à rien.

À QUOI SERT DONC la littérature, et tout lecteur d'un texte soudain trouvé, n'a-t-il pas le réflexe propre à la méthode cartésienne, consistant à « douter » de la chose, c'est-à-dire finalement de douter de son utilité pratique assez longtemps pour la déterminer — ou non — avant de la classer dans l'ordre des nouvelles nécessités ou des choses « bonnes » pour la poubelle ?

C'EST D'AUTANT PLUS étonnant dans le cas de Sade, qu'il se piquait d'écrire excel-

lemment, ce qu'à ses yeux réclamait d'évidence la condition d'écrivain. Cette qualité de savoir s'exprimer avec délicatesse, exactitude, élégance, perfection, qu'il avait en effet au plus degré, lui a sans doute permis de beaucoup séduire en tant qu'orateur, et ses prestations scéniques, pour ce qu'on en sait, étaient brillantes. Sur le plan littéraire sa maîtrise du discours ne lui a guère été universellement reconnue, sinon par les aliénistes qui ont trouvé en lui un homme d'une logique parfaite, dont la détention à l'asile de Charenton fut injustifiée, et par les sociologues et mythologues, agents politiques aux ordres du gauchisme, qui puisèrent dans ses romans matière à nourrir leur provocationnisme et faire passer les manettes et les dividendes des institutions d'une faction à l'autre, qu'ils l'aient pertinemment su, ou non.

LE TEXTE SADIEN ressemble à tout sauf à ces textes jugés « bons » parce qu'on peut s'en délecter comme d'une omelette bien baveuse. Pas d'occasion de se trémousser d'aise, de savourer son mets en claquant de la langue en connaisseur, ni à la ville (romans), et encore moins à la scène.

MARQUIS

L'INUTILITÉ propre aux pièces de Sade, le fait indéniable et patenté, reconnu par tous, qu'elles sont mauvaises, est un fait qui, indéniablement lui aussi, procure la perspective du mal en tant qu'inadéquation, inintérêt, et l'intérêt spécifique qui s'y révèle secrètement. La valeur morale du bien et du mal sous cette lumière, n'a plus l'air que d'un vague ajustement d'éléments qui doivent s'accorder physiquement, comme les ressorts et les rouages d'un mécanisme; la morale ne mérite pas mieux, sans doute, que d'apparaître sous la peu flatteuse lueur d'un moralisme.

TOUTE ŒUVRE VRAIE est alors mauvaise, inappropriée, au regard des critères du bon et du mauvais gastronomico-artistique auxquels la morale épuisée se ravale misérablement. L'œuvre authentique a mauvais goût, elle est âpre, âcre, piquante, incommode. Son ratage, son étrangeté, son manque de pertinence sont les conditions de sa « réussite » sur un autre plan, bien plus vaste et mystérieux, s'adressant à une curiosité d'une autre envergure.

FAUT-IL ALORS tout encenser, tout est-il alors « bon » parce que c'est « mauvais » ? Ce ne serait qu'une inversion paradoxale, amusante et instructive sans doute, et parfois pleine de sagacité, mais le même, simple monde de l'envers, et qui ne re-

« Ce valet m'impatient, il frémit; ces imbéciles-là n'ont point de principes; tout ce qui sort de la règle ordinaire du vice ou de la friponnerie les étonne; le remords les effraye. »

Oxitiern, acte III, scène III.



garde pas une catégorie que nous n'envisageons pas ici, celle du médiocre.

C'EST PLUTÔT LA QUESTION même du jugement critique, « personnel », de l'opinion (qui, malgré la légende qui la soutient, est rarement en propre) qui se dissout.

ET L'UNIVERS du divertissement, du spectacle, qui révèle sa clé : ICI, peut-on désormais inscrire au fronton de la salle comme à celui de tout écran d'images, ON S'INFORME EN S'AMUSANT. Oui, le spectacle tel qu'on s'en régale, c'est la potion amère du mot d'ordre, noyée dans le sucre ou exaltée par les vapeurs alcoolisées de la blague ou du sentiment; on rit, on pleure, et ce que l'on a appris, on se le tient pour dit. Tout peut être ainsi ingurgité à volonté et à la demande du client qui exige toujours qu'on lui dise, proie d'une misérable et inconsciente singerie du dandysme, que le spectacle lui dise *quoi faire et quoi dire*, jusqu'au mot d'ordre de l'absurdité intégrale, ce dont nos auteurs contemporains ne le privent pas.

L'ŒUVRE QUI EXISTE est véritablement celle qui ne sert à rien, qui n'est propre à aucun usage productif, qui n'a aucune fonction discernable d'aucune sorte. C'est en tout point le contraire de l'utilité. Nous n'exprimons pas en cela la banalité d'usage, dont les « à l'aise » élites et leurs satellites se gargarisent, réclamant la défense des « œuvres difficiles », car encore ici l'utilité parle hypocritement, par les voies du chantage à l'intellectualité.

CE N'EST PAS que le théâtre de Sade n'ait tenté de faire usage de TOUTES les séductions dont le malheureux auteur, prêt à tout pour obtenir le succès scénique, ait pu solliciter la ressource. En témoignent les reprises, les retouches, les dialogues écrits et réécrits, prêts à s'adapter à toute

demande des directeurs de salles et de leur comité de lecteurs. Les « concessions » de tous ordres, Sade aura cru les faire cent fois, mais sa volonté tendue avec ardeur vers le succès, toutes les ressources de son ingéniosité et de ses réflexions n'entravèrent pas son naturel, qui ne produisait que du théâtre de Sade, ce dont personne ne voulut, même et surtout s'humiliant plus bas que terre, affecté des ridicules et des manières du temps, perdu de codes déjà mille fois démodés à force de vouloir faire dans son temps. Comment en vouloir à toutes ces salles d'avoir refusé les pièces de Sade? Elles subodoraient le fiasco ou le trouble public, sans s'y tromper, pour ce dernier effet, avec *Oxtiern* qui eut la malchance de susciter une sorte d'émeute le soir même où s'inaugurait le bonnet phrygien! On dut souvent se demander comment un auteur aussi remarquable faisait des pièces aussi navrantes. Cela finissait comme à la Comédie-Française, où une pièce ou deux furent acceptées sans jamais être représentées, à la suite de quoi Sade eut ses entrées à la Comédie pour 5 ans.

PARFAIT ÉTENDARD, enseigne idéale de

notre quêté, est l'antithéâtre total de Sade. Ne se lit pas. Ne se donne pas. Antisalle, non-spectacle; ici, pas de public. Toi ou moi peut-être, mais qu'en sait-on? Personne... C'est une autre affaire, qui ne regarde plus ni les vilains grimaciers de la farce du jour, ni les pompeux masques du sublime de toujours. Sade lui-même n'aurait pas voulu être cela. Il aura été vainement l'anti-Sade de lui-même, comme il se flattait que sa mémoire disparaîtrait de la mémoire des hommes. C'est la majesté du devenir de tous ceux qui, bataillant pour se sauver la vie, ne parviennent jamais à renoncer à elle pour la « gagner » et se renforcent, souvent à leur propre insu, dans leur inéluctable nature.

L'EFFORT QUE L'ON FAIT à lire les pièces du marquis est vite récompensé, quand on en peut trouver le courage. L'homme s'y révèle le contraire de sa légende, épris de tendresse, amoureux de la vertu (qu'il n'aurait pas pu aussi bien maltraiter s'il ne l'avait adulée) et véritable amant passionné de la valeur, de toute valeur. *On dit*, lis-je dans l'édition des extraits des oeuvres de Sade parue en 1909 à la Bibliothèque des Curieux, et dont Guillaume Apollinaire

LE QUÊTÉ DE SADE 3
« (Vivement) O vertu, sentiment si chéri de mon âme... Oui... le coeur de l'homme est ton sanctuaire puisqu'il ne peut t'en bannir sans remords. »

L'égarement de l'infortune, acte III scène V

rédigea l'introduction, *que Nietzsche, le philosophe lyrique, n'aurait pas craint de s'assimiler Sade, le philosophe systématique*. Le théâtre de Sade est certainement la démonstration de ce que la valeur « vaut » vraiment. Que des puissances désireuses de faire crouler un monde qui ne tenaient plus que par quelques bouts de ficelles, se soient moquées de telles valeurs jusqu'à en faire de tristes et poussiéreuses antiquités, voilà qui se révèle en pleine lumière sur le théâtre sadien.

MAINTENANT que le bétonnage bio du modernisme n'a démontré que sa vanité, opiniâtre, obstinée, tenace mais non point valeureuse, à façonner la positivité des moyens de destruction et d'exploitation du gisement moral dont il se gaus-sait en en systématisant la caricature totalisée, aujourd'hui que le filon s'épuise, la valeur fanée des pièces sadiennes prend une autre teinte; on cherche dans les vieux roses et les lilas passés ce qu'ils ont pu être et les charmes qu'ils eurent dans leur fraîcheur, et un peu de cette fraîcheur se ravive — nous revigore, et nous renseigne sur ce que fut un monde perdu, dont les ruines sont tout ce qu'il nous reste. Ce n'est pas grand-chose sans doute, et pourrait modestement se trouver dans bien d'autres boîtes de l'époque, mais c'est mieux que rien, et il faut savoir se contenter de cette forme d'anonymat d'un maître. Lire les pièces de Sade n'est pas très attrayant, mais à qui voudra s'amuser, le monde fournit à foison bien d'autres divertissements, avec leurs lendemains misérables à la langue pâteuse. À chacun de se procurer les matins dont il rêve! MPC

215.

De même que, dans le système stellaire, deux soleils parfois déterminent la course d'une planète, de même que, dans certains cas, des soleils de couleurs différentes éclairent une seule planète, tantôt d'une lumière rouge, tantôt d'une lumière verte, puis de nouveau l'éclairent simultanément et la baignent de rayons multicolores, de même nous autres hommes modernes, grâce à la mécanique compliquée de notre « voûte étoilée », nous sommes déterminés par des morales diverses; nos actions s'illuminent alternativement de couleurs différentes, elles ont rarement un sens unique et il arrive assez fréquemment que nous agissions d'une façon multicolore.

L'AUTRE COMME

ENFANT NATUREL du Marquis de Sade, de Max Stirner, de Frédéric Nietzsche... et du Texas, Joybringer, que Les Presses de Lassitude ont découvert et révélé au monde par son roman *The Man With The Golden Dick*, traduit en français par Michel-Paul Comte sous le titre *L'homme à la peau de bête*, au travers de l'accueil réservé à son roman, permet d'évaluer les caractéristiques qu'ont prises les notions de licite et d'illicite en 2013.

Et principalement les progrès très importants de l'autocensure, et de ses conséquences. En effet, nul képi n'a surgi de derrière un réverbère pour taxer le livre d'obscénité et l'interdire à la vente, ni en France, ni aux États-Unis. Certes ces ventes sont confidentielles, par le biais d'Internet et de quelques libraires complices (nous tenons à signaler ici le rôle de tout premier rang que *Les Mots à la Bouche*, la dernière librairie parisienne qu'on puisse encore qualifier d'un tel nom, joue à l'heure actuelle, seule, et sans se soumettre au dictat de la grande distribution), mais ces conséquences ne sont pas secrètes pour autant. Elles ont un degré public, même restreint.

CETTE RESTRICTION suffit à faire conclure, comme pour toute chose de ce genre, s'il en existait, que la pensée, surtout une pensée outrepassant totalement le politique et le social du moment, n'a pas de répercussion dans le monde matériel et est donc méprisable, en tant que dénuée de toute répercussion. Il ne s'agit pas d'un progrès des mœurs, qui libéralement ne poursuivraient plus les faits d'opinions, c'est la disparition pure et simple de l'opinion. Le vrai danger n'est jamais toléré par le pouvoir; tel qu'il est capable de le reconnaître tout du moins, et c'est là qu'il y a matière à rire.

CE FUT L'INCROYABLE destin de *L'unique et sa propriété* de Max Stirner, ce livre



sans pareil, dont on ne peut imaginer qu'il passa la censure dans les années 1840, tant il est au delà de tout ce qui fut jamais pensé dans ce genre avant lui et jette dans le fossé religions, institutions, humanité même, et nous laisse loisir d'y précipiter par-dessus marchandisme et psychologisme tout à notre aise, ce fut l'étonnante destinée de ce livre d'être tombé des mains d'une censure pourtant vétilleuse sur le moindre détail ayant trait au quotidien, pour être traité d'« absurde », et... négligé!

C'EST L'AUTOCENSURE aujourd'hui, ce mécanisme très abouti qui se représente tout un monde de puissances terribles, immanentes, auquel il est plus prudent d'obtempérer tacitement, qui émanent tout aussi bien de fantômes faisant surgir du néant où ils brillent le plus souvent par leur absence (autorité qui va sanctionner la faute), révolutionnaires toujours à même de changer le monde, ou encore terribles néonazis guettant dans l'ombre l'occasion de faire régner la torture et l'exécution de masse.

ON CHERCHE VAINEMENT une époque où de telles superstitions régnerent par le passé. Grotte préhistorique et caveaux médiévaux, qui assumaient généralement ce genre d'opprobre comparatif ne s'y prêtent plus, puisqu'on sait maintenant que ce furent des époques d'un raffinement et d'une civilisation bien supérieurs à la nôtre.

LE TON DU LIVRE de Joybringer, les propos qui y sont tenus, et d'ailleurs beaucoup d'autres qui sont proférés chez Lassitude, n'inquiètent et n'intéressent que bien peu, ce dont nous nous flattons. On sent le triomphe d'une chose replète, non seulement peu désireuse de donner de la publicité à ce qu'elle préfère ignorer que promouvoir par une tapageuse sanction, mais aussi,

CHAIR À PÂTIR

LE QUÉÂTRE DE SADE 5

dont les angoisses n'ont rien à voir avec les idées, qu'elle ne saurait craindre.

LES IDÉES NE SE MANGENT PAS, les idées ne s'achètent et ne se revendent plus, on ne peut s'en revêtir pour se garantir du froid, semble-t-il, seules celles qui servent à mystifier, à gagner du temps, à détourner l'attention, tiennent encore le choc et on peut en ramasser partout pour rien.

La croyance dans la grande importance de l'esprit et des idées n'est plus maintenue que par « acquis de conscience » et pour faire bonne figure, comme un lieu commun allant de soi, mais tout le monde a tout compris, cela va sans dire. Une chose devenue lassante, inutile. La barbe soit de l'esprit!

RIEN NE PEUT ÊTRE DIT que l'on ne sache déjà et c'est sans importance, au moment où on hurle justement son essentialité. Étranges et consternantes circonstances, si l'on veut, mais en vérité, occasion de reprendre ses esprits, pour ceux qui les ramasseraient, s'étant avisé qu'on les piétine et que personne n'y prête garde. Qui aura cette « présence d'esprit »?

BIEN ENTENDU sans grande influence, sinon sur une personne dont l'importance est tout de même primordiale, soi-même. Bien sûr on ne peut se donner aisément à soi-même un emploi ou des moyens de subsistance, mais n'est-il pas surtout essentiel de se donner soi à soi?

LE LIVRE DE JOYBRINGER n'a vendu que peu de copies en anglais et près du double en français. Ces quantités sont dérisoires, dans le monde de la grande distribution. Dans celui de l'influence sur l'individu, c'est d'une autre portée.

CETTE PORTÉE est-elle la perspective de nouvelles ententes, de nouvelles institutions et d'une nouvelle organisation

sociale? Non. D'un renouveau pour l'individu, peut-être.

SADE, STIRNER, STENDHAL, Rabelais, Portejoie, quels points communs? L'indivision de la vision, l'égoïsme, la souveraineté, le respect de soi avant toute chose, la constitution de la personne par-dessus tout, envers et contre tout, contre les institutions, les dogmes, les autres, toi.

TOUTS COMPTES FAITS ces auteurs qui s'éri- gent par delà la mort dans leur nécessité d'être eux-mêmes sont très nombreux. Mis à part le défaut qu'ils ont d'être morts, pour leur grande majorité, le poids de leur quantité et de leur variété (pour parler nous aussi le langage de l'utilitarité), et l'influence qu'ils ont eue (en

fouillant on découvre comme par hasard que ces salauds, ces égoïstes, ces vendus, ces tordus, ces écervelés, ces déjetés, ces évaporés, sont à l'origine de tout le four-niment sur lequel se fonde effrontément l'arrogance de la tête de troupeau incapable d'inventer la chaussure sur laquelle il marche) leur donnent le dernier mot.

MAIS VOILÀ, il faut savoir lire et beaucoup lire, et ne pas se satisfaire de ce que l'on croit pouvoir comprendre sans effort. Cela réduit les rangs. Apprendre par coeur, à la rigueur, des kyrielles d'étudiants s'y résignent pour engranger un « savoir » qui leur permettra d'être reçus à des examens, mais se résoudre, s'engager dans la pensée et l'effort qu'elle demande, sans grand ap-pui que soi-même, voilà autre chose!

On se méprend profondément sur la bête de proie et sur l'homme de proie (par exemple sur César Borgia), et aussi sur la « nature », tant qu'on cherche une disposition malade ou même un « enfer » inné au fond de toutes ces manifestations monstrueuses et tropicales, les plus saines qui soient. C'est ce qu'ont fait jusqu'à présent tous les moralistes. Les moralistes seraient-ils animés de haine à l'égard de la forêt vierge et des tropiques? L'« homme des tropiques » doit-il à tout prix être discrédité, comme s'il était une manifestation de l'homme malade et en décadence ou comme s'il était son propre enfer et sa propre torture? Pourquoi donc? Serait-ce au profit des « zones tempérées »? Au profit des hommes modérés, des « moralisateurs », des médiocres? — Ceci pour servir au chapitre de « la morale comme forme de la timidité ».

JEANNE LAISNÉ ou

LA PIÈCE DE SADE semble crouler sous la poussière, l'ennui et l'in vraisemblance. Une convention tellement surannée qu'elle est devenue incompréhensible.

ET SI C'ÉTAIT NOUS qui étions devenus incompréhensibles à nous-mêmes ?

DIVERS DÉTAILS devront retenir notre attention quelques cruciaux instants de plus, si tant est que le feuilletage de tout fasse passer à côté de tout, et que tout devienne presque inmanquablement passionnant si on s'y arrête assez longtemps. Ne nous lisons-nous pas nous-mêmes, et n'est-ce pas nous-mêmes que, trop souvent, ainsi nous négligeons ? (voir aux Presses de Lassitude, vient de paraître, *Feuillette* par Vautréamont)

L'ŒUVRE ET SURTOUT le nom de SADE ont beaucoup servi, trop servi peut-être, à tort et à travers, et sa réputation scandaleuse a été exploitée sans modération. Mais que serait Sade, et comment son texte se serait-il aussi bien préservé que *réserve* sans cette clameur outrée ? Les mauvaises réputations sauvent plus sûrement de l'oubli que les bonnes.

EN EXAMINANT l'exploitation politique peu scrupuleuse de l'œuvre obscène d'une part, et l'oubli perpétuel de l'œuvre théâtrale (du vivant de Sade comme de manière posthume), on a envie de se demander en quoi ces deux occultations, l'une, pour cause d'indécence, l'autre, pour des raisons de désintérêt spectaculaire, se répondent l'une l'autre en s'explicitant.

LA PREMIÈRE EXCLUE de la scène, sauf par les prestiges de l'interdit et de la provocation, les textes pornographiques.

DIRE DES EXTRAITS des romans de Sade au théâtre, alors que celui-ci a tant écrit pour la scène, revient à penser une fois

de plus, que « l'auteur ne sait pas ce qu'il fait » et qu'il faut le savoir à sa place. Sade aurait détesté un tel principe, l'aurait trouvé impudique et du dernier mauvais goût.

LA DEUXIÈME OCCULTATION rejette des textes qui ne peuvent pas prendre pied sur la scène pour cause d'inadéquation publique — de tout temps jugés « ennuyeux », recalés à la sélection d'on sait quels pouvoirs. Se révèle là une sombre



perduration, une sanction majeure au fil des temps de l'autorité, pas seulement théâtrale.

OBSCÉNITÉ d'une part, absécénité de l'autre.

DANS LES DEUX CAS, l'œuvre est expulsée. Complètement incomprise et déchiquetée et tout spécialement par les « modernes » qui en ont fait leur bannière.

SEUL BATAILLE a osé dénoncer l'absurdité consistant à soutenir le viol et le meurtre au sein même de l'ordre bourgeois qui le condamne. Il n'y a, comme pour tout auteur qui n'est jamais un « Mr Hyde & Dr Jekyll », qu'un seul auteur dont ces

deux facettes s'assemblent parfaitement, sans jointure. Comme l'éjection de l'œuvre de Sade dans son entier circonscrit un monde qui n'est pas le sien, et qui n'est déjà plus le nôtre non plus. D'où l'urgence tranquille d'y venir ; comme à soi.

UN BON ACCÈS à l'observation de cette jonction des deux parties de l'œuvre pourra s'initier par le portrait féminin, dont Sade donne de puissants exemples. Juliette, Justine, Eugénie et les maquerelles des romans pornographiques sont bien connues, mais Isabelle de Bavière, Adelaïde de Brunswick et encore plus Jeanne Laisné, le sont moins.

CHEZ SADE LES FEMMES sont des exemples de courage et de vertu. L'un et/ou l'autre, démontrant la valeur féminine, s'il était nécessaire d'en faire la démonstration.

ON EST TENTÉ D'ÉCRIRE que la femme n'a sa place qu'en femme sadienne, comme peut-être, elle n'a pas pu s'extirper, vedette, éclaireuse, avant-poste, d'une position qu'elle a cru devoir radier à jamais de son histoire, sans Sade.

LA FEMME, ANTÉHOMME ou anti femme de l'homme, qu'est-elle sinon un moment de l'homme évidemment, naturellement ! Comment serait-elle femme ? Et comment l'homme serait-il homme sans être un moment de l'homme ? Il n'y a pas plus de femme moderne que d'homme moderne, sinon dans les catalogues de vente par correspondance, seules institutions pour lesquelles les catégories signifient vraiment quelque chose, des rayons séparés et des étiquettes de prix.

PAR SADE l'histoire de la femme est là et la femme n'a pas besoin de s'en exiler pour prouver sa dimension. Ce qui est sans doute le cas de beaucoup de choses. On a cru devoir rompre avec un passé,

LE SIÈGE DE BEAUVAIS

LE QUÊTE DE SADE 7

ce qui devait être nécessaire, mais finalement inutile, blessant, et devant être reconsidéré avec tact.

CONSIDÉRONS JUSTEMENT avec tact, dans *Jeanne Laisné ou le siège de Beauvais*, le personnage du père de Jeanne, Mathieu Laisné. L'in vraisemblance psychologique (travers très vilipendé, entre autres, par la parole critique, dans le théâtre sadien) serait une faute. Dès le début, Laisné père prend une décision semble-t-il absurde, trahissant ce qu'il a de plus cher, et ne revient jamais sur une décision qui, finalement, par sa vertu profonde, le conduira à la grandeur. On pense à l'aphorisme 107 de *Par delà le bien et le mal*, « Une fois qu'une décision est prise, il faut fermer les oreilles aux meilleurs arguments contraires. C'est l'indice d'un caractère fort. Par occasion il faut donc faire triompher sa volonté jusqu'à la sottise. »

ET DE QUOI s'agit-il dans le drame sadien? DES VERTUS, de la PUISSANCE et de la FORCE. Non pas mises en scène dans leurs égarements et leur « humanité », mais dans leur excellence abstraite. De quoi incliner à l'ennui, en effet, des générations successives qui ne pouvaient entendre le terme de vertu qu'en paniquant, tyrannisées par leur mauvaise conscience, leur amour propre, leur curé, leur père et leur nation, tirées à hue et à dia par tout ce qui fit usage de ce moteur, ce moyen de coercition sur du bétail, que sont devenus ces derniers siècles, les vertus.

LES VERTUS s'observent d'autant mieux dans le théâtre sadien (et dans la comédie comme dans la tragédie) qu'elles sont vues sous l'angle de la possibilité

d'être vertueux. Sans emphase en vérité. Vertueux pour des motifs d'efficacité, de cohérence, vertu par nécessité du cœur, de l'âme et de l'esprit, par simplicité, par bon goût. On étudiera quand il faudra pourquoi le théâtre louisquatorzien a échoué dans cette perspective.

CE QUI PROTÈGE la charmante, la touchante vertu sadienne de devenir



un dogme, c'est la délicatesse, la pudeur qui l'ont enclin à assortir ses pièces de ses romans pornographiques, lesquels ne peuvent pas autoriser un malentendu de la vertu chez Sade, qui n'a rien à voir avec la graveleuse inquisition des mœurs d'un Restif de la Bretonne, ni avec la pudibonderie et les restrictions de ce qu'on appela depuis la « morale ».

DANS LA VISION philosophique de Sade, La férocité la plus cruelle, les instincts les plus débridés, ne s'opposent pas aux vertus, mais, comme son ouvrage princi-

pal, *Justine ou les infortunes de la vertu*, suivi de *Juliette ou les prospérités du vice* le décrit, composent une harmonie parfaitement cohérente.

DANS CE CONTEXTE, renoncer au crime et réprimer le meurtre, c'est renoncer par là même à la vertu, la réprimer. Il n'y a pas ici un apologue du crime, ni même des vertus pour elle mêmes, mais une représentation philosophique dont l'ablation du flanc théâtral est une mutilation, un déséquilibre qui a, oui, contribué au triomphe de l'ignominie et de la bassesse, de la misère intellectuelle, ce dont ne souffrent jamais les héros sadiens. Leur infamie est toujours de même nature que leur vertu, toutes se produisent dans le même mouvement insécable. Il y a là merveilleusement un chemin d'accès aux vertus, à la vertu, à la dignité, à la gloire, à l'honneur, à la patrie, à la noblesse, au respect, à la beauté, à la fierté, qui ne rend pas le même son que toutes les navrantes singeries qui ont falsifié ces facultés, ces qualités, qui sont les seules qualités de l'être, fût-il seul et souverain.

LA DISPARITION DES VERTUS, c'est-à-dire des « qualités », est la disparition de tout. Le théâtre sadien recèle comme un trésor la sauvegarde de vertus françaises antérévolutionnaires, que la révolution ne pouvait détruire, qu'elle n'a fait que masquer. Il a fallu, sans qu'il soit finalement utile de savoir pourquoi, qu'elles demeurent secrètement conservées en leur temple où elles sont venues, dormantes jusqu'à nous, qui n'avons plus qu'à les baiser pour qu'elles s'éveillent de toute la fraîcheur, tout le repos de leur long sommeil. GdD

8 LE QUÉÂTRE DE SADE LE TEXTE BON

212

PAR DELÀ LE BIEN ET LE MAL

214.

ON A TOUT DIT des pièces de Sade, l'accord s'est souvent fait unanimement sur leur nullité, qui rend grâce aux auteurs les plus pompeux alors en vogue, sur leur platitude, leur ennui. CETTE OCCURENCE est l'occasion pour le quéâtre de se demander en quoi un texte doit être « bon », ce qui en décide, et pourquoi? N'y a-t-il pas une ironie sacrée chez Sade, dont les textes sont tous « mauvais », à des titres différents (on s'entend même à dénoter le célèbre « ennui chez Sade »), et qui sont pourtant d'une importance et d'un intérêt qui l'emportent sur tous les autres?

TRADITIONNELLEMENT les textes doivent être plaisants, divertissants, sinon au moins instructifs, profonds, vrais, etc. Cette définition donne une profusion de textes parfaitement exécrables et du plus mauvais goût. « LIRE LE BOTTIN » est souvent l'exemple donné d'une lecture insipide et inutile. Je donne dix fois la lecture de l'ouvrage démodé de Sébastien Bottin, qui me procurera bien de la méditation qui est ce que je recherche, et peut-être quelque heureuse introspection, à tous ces textes armés de pied en cap pour distraire, se faire agréer, faire leur joyeux petits tours comme des animaux savants destinés à me séduire comme s'ils me connaissaient par coeur, je donne tous ces tourments de l'ennui le plus total pour la vieille page arrachée d'un magazine trouvée au hasard. Les textes bons n'existent pas, sauf quand ils n'ont plus cette perspective comme acception. VAUTRÉAMONT!

Nos vertus? — Il est vraisemblable que nous aussi, nous avons encore nos vertus, bien que ce ne soient plus, et avec raison, ces vertus candides et massives que nous honorions chez nos grands-pères, tout en les tenant un peu à distance. Nous autres Européens d'après-demain, premiers-nés du vingtième siècle, — avec toute notre curiosité dangereuse, notre complication et notre art du déguisement, notre cruauté souple et pour ainsi dire édulcorée de l'esprit et des sens, — nous n'aurons probablement pour vertus, si tant est que nous en devons avoir, que celles qui ont le mieux su s'accommoder avec nos penchants les plus secrets et les plus intimes, avec nos besoins les plus intenses. Eh bien, cherchons-les donc dans nos labyrinthes! — où tant de choses, on le sait bien, s'égarer et si souvent se perdent. Y a-t-il rien de plus beau que de se livrer à la *recherche* de ses propres vertus? N'est-ce pas presque déjà: *croire* en sa propre vertu? Et cette « foi en sa vertu » — n'est-ce pas, en somme, ce qu'on appelait jadis la « bonne conscience », ce vénérable concept en queue-de-rat que nos grands-pères portaient derrière la tête, et assez fréquemment derrière la raison? Il semble donc, si peu que nous nous figurions d'ailleurs tenir de l'ancienne mode et d'une vénérabilité ancestrale, qu'en un point pourtant nous soyons les dignes descendants de ces aïeux, nous autres derniers Européens qui possédons une bonne conscience. Nous aussi, nous portons encore leur queue-de-rat. — Hélas! si vous saviez combien il se passera peu de temps avant qu'il en soit autrement! —